

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

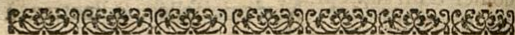
Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXVI. Sir Charles Grandison à Lady Grandison.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2107

je ne m'en trouve à présent. Cependant je vous verrai. Demain, Monsieur, à cinq heures du soir, vous trouverez à une porte à gauche de ce qu'on appelle le Palais allant à la rue de S. James, Laura, qui vous attendra, & vous conduira à

CLÉMENTINE.



LETTRE XXVI.

Sir CHARLES GRANDISON
à Lady GRANDISON.

Lundi, 19. Févr.

Vous me demandez, ma très-chère Harriet, de vous écrire en détail. A présent que j'ai été admis en présence de Clémentine, & que j'espère qu'elle recouvrera bientôt sa tranquillité d'esprit, je puis vous obéir d'autant plus volontiers.

Je fus exactement à l'heure, à l'endroit assigné. Laura reconnut ma chaise & mes gens, comme ils traversoient la rue, & se tint sur le pavé pour que je pusse la voir. Quand elle vit que je l'avois aperçue, elle courut dans la maison joignant & tordant ses mains... Dieu soit loué! Dieu soit loué! dit-elle dans sa langue, comme je la suivois. Montrez moi, montrez moi à votre maîtresse, bonne Laura! lui dis-je avec émotion.

Elle monta l'escalier devant moi, & entra dans la chambre à manger. Je m'arrêtai au haut
de

us
ir,
on
u-
E.
23
Uf.
et,
ai
ue
ité
n.
It-
s,
le
vic
ai-
vit
e,
ez
je
ra
ut
de





G. Eichler del. Aug. Vind.

Barnegeroth sculpsit 1793.

de l'escalier, attendant l'ordre de Clémentine. Laura revint bientôt. Elle tint la porte ouverte pour moi, faisant une révérence sans parler.

Les rideaux des fenêtres rendoient la chambre obscure! mais la dignité de l'air & du mouvement de Clémentine ne me laissa pas douter que ce ne fût elle. Elle se leva, se soutenant sur le dossier d'un fauteuil.

Un genou en terre, prenant sa main tremblante; bien venue, lui dis-je, trois fois bien venue en Angleterre, très-chère Mademoiselle Clémentine! Je pressai sa main de mes lèvres, & me levant je la fis asseoir, car elle trembloit, sanglotoit, faisoit de efforts pour parler, mais elle ne le put pendant quelques momens.

J'appellai Laura, craignant qu'elle ne tombât en foiblesse.

Oh que je reconnois bien cette voix! dit-elle. Et pouvez-vous me souhaiter la bien-venue... à moi, fugitive, ingrate, rebelle!... O Chevalier, ne dégradez pas votre caractère sans tâche, en approuvant une démarche aussi dénaturée que la mienne!

Je vous souhaite la bien-venue, Mademoiselle! Votre frère, votre ami vous souhaite du fond de son ame la bien-venue en Angleterre.

Que je sache, Chevalier, avant que de dire un mot de plus, si j'ai un Père, si j'ai une Mère.

Dieu soit beni, Mademoiselle, vous avez l'un & l'autre.

Elle leva ses mains jointes: Dieu soit loué! Je te rends grâces, ô Dieu! Le desespoir auroit été mon partage, si je ne les avois plus! Je crai-

craignois de demander de leurs nouvelles. Je me ferois regardée comme la plus détestable des parricides, si l'un ou l'autre eut cessé d'être.

Ils sont dans la plus grande peine pour votre sûreté. Ils seront contens quand ils sauront que vous êtes bien, & sous la protection de votre frère Grandifon.

Seront-ils contens. Monsieur? O quel paradoxe! eux si indulgens, & cependant si cruels... moi si soumise, cependant fugitive! Mais dites moi, Monsieur; déterminée comme je l'étois à ne pas entrer dans un état que j'honore trop pour l'embrasser avec repugnance, pouvois-je m'y prendre autrement pour m'affranchir de la cruauté de la persuasion? O que ne m'a-t-on permis de prendre le voile!... Mais répondez à ma question, Chevalier?

Surement, Mademoiselle, ils ne vous auroient pas contrainte. Ils m'ont toujours déclaré qu'ils ne le feroient pas.

Pas contrainte, Monsieur! mon Père ne s'est-il pas mis à genoux devant moi? Les yeux de ma Mère ne disoient-ils pas plus que ses lèvres n'auroient pu prononcer? L'Evêque a engagé le bon Père Marescotti, contre les intérêts de la Religion, j'ai presque dit, à s'opposer au souhait de mon cœur. Jeronymo, votre Jeronymo, est entré dans leurs mesures. Quel refuge avois-je?... Notre Giacomo étoit inexorable. Je devois trouver à mon retour de Florence à Bologne le Comte de Belvédère, & tous ceux de sa famille; le Général devoit être avec lui. J'avois des informations secrètes sur tout cela, & je devois être reçue comme actuellement
Epon-

Epouse à Bologne, ou promettre que je la serois peu de jours après mon arrivée. Ma belle sœur, mon seul avocat, parmi mes amis d'Italie, me plaignoit, il est vrai; mais par cette raison, il ne devoit pas lui être permis de venir à Bologne. D'autres fois on me refusoit d'aller à Urbino, à Rome, à Naples... Pouvois-je faire autrement pour éviter de profaner un sacrement?

Ma très-chère sœur Clémentine s'accuse quelquefois elle-même de témérité pour avoir fait une démarche si extraordinaire. Dans ce moment, ne reçoit-elle pas son frère dans les ténèbres? D'où vient cette aimable confusion? Mais ce qui est fait, est fait. Votre conscience est une loi pour vous; si elle vous accuse, vous vous repentirez: si elle vous absout, qui vous condamnera?... Regardons devant nous, Mademoiselle. Je n'approuve pas la véhémence de vos parens dans leurs persuasions. Cependant quels Pères & Mères eurent jamais plus d'indulgence pour leurs enfans, dans leur intention, quels frères, pour une sœur, une amitié plus désintéressée?

J'avouë, Monsieur, que mon cœur me condamne quelquefois. Mais répondez moi à ceci: Etes-vous dans l'opinion que je dois, à l'instance de mes Père & Mère, & de mes Frères, toutefois tendres & indulgens dans toute autre occasion, me marier contre mon inclination, contre la justice, contre ma conscience?

Vous ne le devez contre aucune de ces raisons.

Eh bien, Monsieur, je tâcherai donc de me tranquilliser sur cet article. Mais voudrez-vous

entreprendre, Monsieur, (une femme a besoin d'un protecteur) de soutenir cette thèse pour moi?

Je l'entreprendrai, Mademoiselle; & j'en espérerai plus de succès, si vous voulez promettre de quitter toute pensée de prendre le voile.

Ah Chevalier!

Ma très-chère sœur veut-elle me répondre à une question? N'espérez-vous pas, qu'en résistant à leurs souhaits, vous pourrez lasser leur opposition, & enfin amener vos parens à consentir à une démarche pour laquelle ils ont toujours eu une extrême aversion?

Ah Chevalier!... mais si je pouvois les engager à consentir?...

Ma chère Mademoiselle! Leur raisonnement n'est-il pas le même?... S'ils pouvoient vous engager à consentir?

Ah Chevalier!

Cette contention ne peut-elle pas durer des mois, des années? Et...

Je vois, Monsieur, votre conséquence. Vous croyez que dans une contention entre des Père & Mère & un enfant, c'est l'enfant qui doit céder?

Non pas contre la raison, contre la justice, contre la conscience. Mais il peut y avoir des cas, où ils ne doivent pas être leurs propres juges.

Eh bien, Monsieur, vous qui vous êtes rendu à une raison de conscience, (Dieu vous a beni, & puisse-t-il continuër à vous benir, pour cela!)

Admirable Clémentine!

... Vous êtes propre à être juge entre nous...

Vous

Vous ferez le mien, si jamais on discute cette question.

Aucune considération, en ce cas, Mademoiselle, ne me fera biaiser!... Mais puis-je espérer que la chère Dame devant qui je suis, me permettra de voir une personne dont j'ai toujours révééré l'ame?

Laura, dit-elle, qu'on prépare le thé : j'ai appris à boire le thé depuis mon arrivée, Monsieur. La Dame de cette maison est fort obligeante. Permettez moi, Monsieur, de sortir pour quelques momens.

Elle soupira en sortant, s'apuyant sur Laura.

Laura revint bientôt avec des lumières. Elle les plaça sur une table, & cédant à une violente émotion, ô Milord Grandison, dit la pauvre fille, en tombant sur ses genoux, & embrasant les miens : Au nom de la sainte Vierge, engagez ma maîtresse à retourner à la chère, chère Bologne!

Aïez patience, Laura : tout ira bien.

C'est moi, malheureuse Laura, qui serai la victime. Le Général me tuera... O pourquoi ai-je accompagné ma maîtresse dans cette expédition!

Aïez patience, Laura, si vous vous êtes bien comportée envers votre maîtresse, je vous prendrai sous ma protection. Avez-vous fait un heureux voyage? Le Capitaine du vaisseau, ses gens, ont-ils été obligeans.

Où, Monsieur; autrement ni ma maîtresse ni moi, nous ne serions pas en vie à présent. O Monsieur, nous avons été mourantes pendant tout le voyage, excepté les trois derniers jours.

jours. Le Capitaine a été le plus civil des hommes.

Je m'informai de son compagnon de service, le nommant sur la Lettre de Jeronymo. Il est forti, répondit-elle, pour acheter quelques choses nécessaires. O Monsieur, nous menons une triste vie! Ignorant la langue, les coutumes du païs, ce jeune homme est toute notre ressource.

Je m'informai de la conduite, & du caractère des gens de la maison, une veuve avec ses trois filles, afin que si ce qu'elle m'en diroit n'étoit pas entièrement satisfaisant, je pus fortifier par là les raisons que je me propoisois d'alléguer à Clémentine pour la faire aller chez Lady L. Laura en dit du bien. Le Capitaine du vaisseau qui les avoit amenées est leur parent, & les avoit recommandées, quand il fut quel quartier de la ville la Dame choisissoit.

Que de risques n'a pas couru la pauvre Dame! Tant de gens differens avec qui elle a eu à faire, pour forger & exécuter son bizarre plan! Cependant ils se trouvent tous honnêtes gens; quel bonheur! Pauvre Dame! Qu'elle a été prompte à fuir ce qu'elle regardoit comme le mal le plus prochain! Mais elle ne pouvoit peser les dangers auxquels elle s'exposoit.

Souvent, souvent, dit Laura, j'ai conjuré ma maîtresse, sur mes genoux, de vous écrire. Mais elle n'étoit pas toujours assez bien pour résoudre quelque chose; & quand elle étoit calme, elle disoit qu'elle avoit peur de vous voir; que vous seriez fâché contre elle; que vous la regarderiez comme une téméraire créature, & qu'elle ne pouvoit souffrir votre mécontentement. Elle sentoit que la démarche qu'elle avoit faite, avoit
un

un air de témérité, & même romanesque. Si vous aviez été en ville, Antoine auroit fait des perquisitions en secret, & elle auroit pu consentir à vous voir. Mais pendant plusieurs jours son esprit n'étoit pas assez calme pour vous écrire. Enfin, impatiente d'apprendre des nouvelles de son Père & de sa Mère, elle vous a écrit.

Pourquoi tarde-t-elle si longtems à revenir, Laura? Allez vers votre maîtresse, & dites lui que je la supplie de m'honorer de sa présence.

Laura sortit. Sa maîtresse se présenta avec un air honneur & de dignité tout à la fois. Je m'approchai d'elle quand elle entra ... Ma sœur, mon amie, ma très-chère Mademoiselle Clémentine, lui dis-je, en lui baisant la main, bien venue, bien venue, je le répète, en Angleterre. Voyez votre quatrième frère, votre protecteur: honorez moi de votre confiance. Acceptez ma protection; votre honneur, votre bonheur me sont plus chers que ma vie.

Elle trembloit, soupiroit, ne pouvoit parler dans ce moment: je la conduisis à une chaise, & m'assis à côté d'elle, tenant ses deux mains dans les miennes. Elle faisoit des efforts pour parler. Calmez-vous, Mademoiselle, soyez assurée de ma plus tendre considération, de mon véritable amour fraternel.

Généreux Grandison! Pouvez-vous me pardonner? Pouvez-vous dans votre cœur me souhaiter la bien-venue? Je tâcherai de me calmer: vous m'avez dit que j'avois de la confusion; j'en ai en effet; la démarche que j'ai faite paroit deshonorante: cependant je ne condamnerai

rai pas, & ne consentirai pas que vous condamniez mon motif.

Je ne condamne pas votre *motif*, Mademoiselle. Tout ira bien. Comptez sur mes conseils, & sur ma protection fraternelle. Mes sœurs, & leurs époux, vous aiment & vous admirent. Vous êtes venuë dans une famille de tendres amis, qui se trouveront honorés par votre confiance.

Vous versez un baume dans les plaies de mon cœur. Qu'est-ce qu'une femme quand les difficultés l'environnent ! Quand il étoit trop tard, & que le vaisseau étoit déjà à la voile, alors commença ma terreur. Elle m'ôta tout pouvoir de contremander les ordres que j'avois donné, jusqu'à ce que les vents qui favorisoient mon voyage, s'opposèrent à mon retour. Je craignis alors de me fier à mes propres reflexions, de peur que si je m'y laissois aller, ma précédente maladie ne revint. Mais que je ne trouble pas votre cœur. Cependant, permettez moi de vous faire remarquer, qu'en parlant de l'obligeante reception que je pouvois esperer de vos parens, vous vous êtes abstenü de nommer la principale personne... Que pensera-t-elle de la pauvre Clémentine ? Mais soyez assuré, & assurez la, que je n'aurois pas mis le pied en Angleterre, si vous n'aviez pas été marié. O Chevalier ! si je rends malheureux, vous, ou elle, il n'y a pas une créature sur la terre qui puisse me détester comme je me détesterai moi-même.

Généreuse, magnanime Clémentine ! ... Votre bonheur est en effet essentiel au nôtre. Ma Har



Harriet est une autre Clémentine! Vous êtes une autre Harriet! Je vous ai nommée sa sœur en excellence, devant elle, & devant tous ses parens. Dans la Lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, vous avez souhaité de la connoître. Il faut que vous la connoissiez, & je suis sûr que vous l'aimerez. Le désir que vous avez témoigné qu'elle écoutât mes vœux, a été un motif pour elle, pour me rendre heureux. Elle sait toute notre histoire. Elle est préparée à vous recevoir comme la plus chère de ses sœurs.

Généreuse Lady Grandison! J'ai ouï parler d'elle. Je vous félicite, Monsieur. Vous avez raison de croire que j'aurois été affligée si vous n'aviez pas trouvé une femme digne de vous. Savoir que vous êtes heureux par votre mariage, & que vous pensez vous-même que je ne suis point blâmable pour m'être refusée à vos poursuites, cela contribuera plus que je ne puis l'exprimer, au repos de mon esprit. Quand j'aurai plus de courage, & que mon cœur sera soulagé d'une partie de ses angoisses, vous me présenterez à elle. Dites lui, en attendant, que je veux l'aimer, & que je me regarderai comme liée éternellement à elle, par la reconnaissance, parce qu'elle rend heureux celui qu'une fois, si un motif supérieur ne m'eût retenu, j'avois la vanité de penser que je pourrois rendre tel.

Elle détourna son visage en rougissant; les larmes couloient le long de ses joues. Mon admiration pour sa grandeur d'ame, si semblable à celle de ma Harriet, ne me permettoit pas de ré-

pandre mon cœur en paroles. Je me levai, & prenant ses deux mains, je me courbai sur elles. Des larmes plus abondantes couloient de ses yeux qu'elle détournoit, & nous fumes tous deux pendant un moment sans parler.

Ce seroit faire injure à une ame aussi grande & aussi noble que celle qui anime votre pareille, que de vouloir faire mon apologie parce que je vous raporte fidelement ces tendres émotions de deux cœurs, l'un aussi pur que celui de ma Harriet, l'autre tout entier à vous.

Je rompis le silence, en la priant d'accepter un appartement chez Lady L. Permettez moi, je vous en supplie Mademoiselle, de dire à la Dame de la maison, que demain matin nous viendrons, la sœur que j'ai nommée & moi, vous prendre ici. Nous la remercierons pour vous, puisque vous avez presque oublié votre Anglois, de la civilité qu'elle & ses filles vous ont montrée. Et je fais mon affaire de trouver l'honnête Capitaine qui, comme dit Laura, a été aussi civil envers vous, & de le remercier, au nom de nos amis communs, des soins qu'il a eu de vous.

Je me croirai honorée, répondit-elle, à présent que vous m'avez enhardi à lever les yeux, par la visite de vos sœurs; mais permettez que je consulte avec vous, Monsieur, s'il me convient d'accepter l'offre que vous me faites? Je suis disposée à suivre votre avis... Quelque peu d'égard pour mon honneur que je paroisse avoir montré par la démarche que j'ai faite, je voudrois éviter, s'il est possible, qu'une première erreur me jette dans une seconde. Ayez soin vous-même de mon honneur, comme mon frè-
re

re & mon ami, dans toutes les démarches que vous me conseillerez de faire.

Votre honneur, Mademoiselle, fera mon premier soin. Je crois sincèrement que c'est le parti le plus raisonnable que vous puissiez prendre à présent.

Prendre à présent!... dit-elle en soupirant.

Cette affaire souffrit un court débat. Elle étoit scrupuleuse par des motifs trop petits pour être allégués par Clémentine. Je la fis rougir de ce qu'elle s'y arrêtoit: en un mot j'eus le bonheur de la convaincre que la protection de la sœur de son quatrième frère, étoit la plus convenable qu'elle pût choisir.

Je descendis, & parlai aux Dames de la maison. Elles furent contentes de ce que je leur dis: elles firent des vœux pour la Dame, & pour sa famille, & pour une heureuse reconciliation; car Antoine leur avoit raconté en abrégé son histoire.

Je les chargeai de faire mes complimens à leur parent, le Capitaine Henderson, & de le prier de me donner l'occasion de le remercier en personne de sa civilité pour une Dame aimée de tous ceux qui ont l'honneur de la connoître.

Je rejoignis Clémentine, & passai avec elle la plus grande partie de la soirée, n'y ayant que Laura présente.

Je lui parlai de M^r. Beaumont, & des Dames de Florence; & lui fis entendre que sa Mère avoit obtenu de cette Dame de venir en Angleterre, dans l'esperance que comme elle est Angloise, sa compagnie lui feroit beaucoup de plaisir: elle donna des bénédictions à sa Mère. Quel-

le preuve de bonté! dit-elle, avec des larmes de reconnoissance; & elle donna des bénédictions à M^e. Beaumont pour sa bonté envers elle; & aux Dames de Florence, parce qu'elles consentoient à se séparer d'une personne si chère.

Je fus charmé pendant cette dernière conversation de la sérénité de son esprit: je ne remarquai pas un seul écart.

J'aimai mieux cependant ne pas l'informer sitôt de l'intention où étoient ses parens de venir avec M^e. Beaumont: quoique je lui témoignasse mes esperances d'avoir avant son départ de l'Angleterre, si je pouvois lui en rendre le séjour agréable, la visite que les principaux de ses parens m'avoient fait l'honneur de me promettre.

Voilà, ma très-chère vie, un détail exact de notre entrevue. Un des plus grands plaisirs que je puisse avoir, c'est d'obéir aux ordres généreux de ma Harriet.

Ce matin j'ai accompagné Lady L. chez l'excellente Clémentine, comme on en étoit convenu. Ma sœur & son mari sont charmés de leur hôte; elle est leur hôte à présent. Et Mademoiselle Clémentine n'est pas moins contente d'eux. D'heure en heure elle sent davantage le danger qu'elle a couru; & se censure elle-même très-franchement, pour avoir fait cette téméraire démarche, comme elle l'appelle elle-même.

Elle s'impatiente, cependant elle a honte de vous voir, ma très-chère vie; & elle prête avec plaisir l'oreille aux louanges que Lord & Lady L. donnent si justement à ma Harriet.